

GILLES BERHAULT
CARINE DARTIGUEPEYROU

Un autre monde est possible

Lost in transitions ?

Marie-Hélène Aubert, Stéphane Aver, Anne-Laure Bedu,
Julie Chabaud, Alain Chauveau, Jérôme Descours,
Benoît Désveaux, Pierre Giorgini, Francis Jutand,
Jean-Charles Lardic, Valérie Martin, Jean-François
Noubel, Annie Orsoni, Bernard Saincy, Yann Toma,
Raymond Van Ermen

■ *l'aube*

UN AUTRE MONDE EST POSSIBLE

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2018
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-3175-5

Un autre monde est possible

Lost in transitions ?

Sous la direction de
Gilles Berhault et Carine Dartiguepeyrou

éditions de l'aube

DES MÊMES AUTEURS

de Carine Dartiguepeyrou

(dir.), PROSPECTIVE D'UN MONDE EN MUTATION, L'Harmattan, 2010

(dir.), LA NOUVELLE AVANT-GARDE, VERS UN CHANGEMENT DE CULTURE, L'Harmattan, 2013

LE FUTUR EST DÉJÀ LÀ, Le Bord de l'eau, 2017

de Gilles Berhault

DÉVELOPPEMENT DURABLE, 2.0 : L'INTERNET PEUT-IL SAUVER LA PLANÈTE ?, l'Aube, 2011

PROPRIÉTAIRE OU ARTISTE ; MANIFESTE POUR UNE NOUVELLE ÉCOLOGIE DE L'ÊTRE, l'Aube, 2013

de Gilles Berhault et Carine Dartiguepeyrou

Contributions à LA MÉTAMORPHOSE NUMÉRIQUE, VERS UNE SOCIÉTÉ DE LA CONNAISSANCE ET DE LA COOPÉRATION, Francis Jutand (dir.), Alternatives, 2013

(dir.), NOUVEAUX MYTHES, NOUVEAUX IMAGINAIRES POUR UN MONDE DURABLE, Les Petits Matins, 2015.

À nos enfants.
Carine DARTIGUEPEYROU

*À tous ceux qui croient au possible,
qui se lèvent chaque jour avec la confiance
dans l'humanité pour relever ses propres défis.*
Gilles BERHAULT

Introduction

Gilles Berhault

« Nous sommes tous acteurs : être citoyen, ce n'est pas vivre en société, c'est la changer. »
Augusto BOAL, intervention publique à l'Unesco
le 27 mars 2009, lors de la célébration de la
Journée mondiale du théâtre.

Les mutations actuelles ne sont pas forcément plus révolutionnaires que celles du passé – l'invention de l'écriture, la Renaissance ou la machine à vapeur –, mais elles sont caractérisées par la multiplicité, leur synchronicité planétaire et surtout leur vitesse. Tout va vite, très vite... Trop vite ? La règle de l'urgence prévaut pour la transition énergétique, le chômage, les migrations non désirées, l'évitement des pollutions nuisibles pour la santé, la cohésion sociale, l'évolution des modes de vie... Est-il vraiment réaliste de croire que l'on peut maîtriser l'ensemble des évolutions, et surtout, faut-il chercher à vraiment tout contrôler ? Où est la place de l'imaginaire ?

A-t-on aussi besoin de limites ? Le corps et l'esprit sont-ils même toujours sanctuarisés dans leur intégrité ? Selon l'interrogation de Jean-François Mattei (2017) : « L'aventure humaine est-elle menacée par le posthumanisme ? »

Nos outils démocratiques, fondés sur l'équilibre entre représentativité et participation, sont-ils adaptés ? La vision de la

démocratie est aujourd'hui tirillée entre, d'un côté, plus de capacité contributive de chacun (facilitée par l'internet), de l'autre, une approche plus collective, qui recherche l'intérêt général au risque de devenir totalitaire dans la démarche et d'aboutir à de nouvelles injustices. La question de la responsabilité prend plus de place, les positions sociétales se renégocient, notamment avec les entreprises par leurs politiques RSE.

Les mêmes réflexions croisent toutes les dimensions sociétales, culturelles et économiques. Même la protection de l'environnement est prétexte à des approches unilatérales, où chacun a raison pour l'autre, bien évidemment dans un intérêt collectif affirmé, et dans ce qui reste une « société du spectacle » médiatique, qui cherche à imposer et à manipuler plus qu'à débattre.

L'objectif d'amélioration de la qualité de vie est heureusement de plus en plus partagé, mais il se confronte à la tension permanente entre la satisfaction de participer à la transformation du monde et l'absence de repères, dans une mise en abyme vertigineuse.

C'est cela la question « Lost in transitions ? » : elle se situe à la convergence des métamorphoses du numérique, du développement durable, de la gouvernance, des cultures... dans une inclusion des territoires, de l'économie et des démarches citoyennes.

Après *Nouveaux mythes, nouveaux imaginaires pour un monde durable* (Berhault & Dartiguepeyrou, 2015), nous poursuivons ici l'exploration de la synergie des transitions sociétales, subies et désirées. La métamorphose numérique bouleverse les modèles économiques, les modes de vie, de penser, de gouvernance, d'accès au savoir... Le tout à une vitesse telle qu'organisations ou individus ont bien du mal à s'adapter ou à anticiper : *big data*, *intelligence artificielle*, objets connectés, modèles économiques

collaboratifs..., des mots et des réalités qui ont déjà fait irruption dans nos vies. Mais quelles voies se dessinent-elles dans cette société numérique ? La digitalisation est-elle un atout au service de la transition énergétique et écologique ? Nous entraîne-t-elle vers une société bas carbone, avec des systèmes de production et de consommation locaux, des réseaux énergétiques intelligents ?... Alors que le numérique est un formidable accélérateur de transformation sociétale, comment en faire une démarche juste, partagée, respectueuse et écologique ? Et saurons-nous anticiper les prochaines disruptions ? En se mettant en capacité de les vivre.

Le numérique collaboratif, outil de gouvernance horizontale, est une désintermédiation des échanges et peut ainsi amener une répartition de la valeur plus équitable, c'est tout l'espoir de la *blockchain*¹. C'est aussi une clé d'entrée de l'économie de l'usage, ce partage favorisé qui permet de sortir des modèles de consommation compulsive de la possession de la fin du xx^e siècle, aux impacts environnementaux et sociaux dramatiques.

N'oublions pas aussi qu'une reconsidération de la notion du territoire va de pair avec celle de l'identité, portée par une forte envie d'individuation et un renouveau démocratique, avec la recherche de nouveaux territoires, donc de nouvelles souverainetés.

Nos structures sociales, autoritaires et verticales, s'ouvrent enfin à la coopération, essence même d'une démarche de développement durable, du fait de changements éducatifs et aussi du développement des réseaux sociaux, cette civilisation du 2.0 (deux point zéro). Est-ce qu'il y a cohérence entre les territoires physiques et numériques (souvent multiples) ? Est-ce que la

1. Technologie de stockage et de transmission d'informations sans organe de contrôle.

« génération Minecraft¹ », qui n'a pas connu le xx^e siècle, vit et vivra différemment sa relation aux territoires dans une approche plus systémique et responsable ?

Notre société s'était développée sur des schémas d'organisation et des processus bâtis sur des concepts de chaînes hiérarchiques, de responsabilités et d'objectifs individuels, sur des systèmes de centralisation d'information et de décision. Ce n'est plus le cas de son évolution actuelle. Le socle démocratique précédent, associant modèles féodaux de pouvoir et optimisation, a donné d'excellents résultats apparents, car il était adapté aux rythmes de circulation et d'interaction et aux contraintes de fonctionnement de grandes plates-formes industrielles, infrastructures matérielles et réseaux, d'organisations politiques ou de réseaux. La souveraineté fondée sur des frontières n'a pas bougé pendant des siècles.

Mais aujourd'hui, chacun cherche son, ou plutôt ses territoires, quand la mobilité reste une envie de liberté non assouvie, non compensée par les nouveaux espaces numériques, quand les néo-nomades d'aujourd'hui semblent avoir trouvé de nouveaux modes de vie s'appuyant sur des tiers-lieux, voire un tiers-espace globalisé. Les dérèglements climatiques et les pollutions, peu sujets au respect des frontières politiques, s'imposent dans le débat, notamment parce qu'ils sont et seront de plus en plus générateurs de migrations non voulues. La prise de conscience des limites de la planète est là, ce ne sont plus des signaux faibles (Dartiguepeyrou, 2017 : « Lorsque les signaux faibles deviennent forts »). D'autant que la nécessité de sortie des énergies fossiles s'impose.

1. Minecraft est un jeu vidéo de type « bac à sable » développé par le Suédois Markus Persson, alias Notch, puis par le studio de développement Mojang. Ce jeu vidéo plonge le joueur dans un univers généré aléatoirement et composé de voxels. Le jeu intègre un système d'artisanat axé sur l'exploitation de ressources naturelles (minéralogiques, fossiles, animales et végétales), puis sur leur transformation en produits artisanaux.

L'efficacité était fondée sur l'autorité et la stabilité dans le temps des structures sociales. Aujourd'hui, elle se fonde sur le mouvement et les flux, la grande mobilité des nouvelles frontières des territoires numériques.

Les inégalités s'expriment dans tous les domaines : économique, financier, social, écologique, politique. Comment se manifestent-elles et surtout quelles sont les capacités qui permettront de les réduire ? Comment mettre les transformations sociétales au service du développement humain ? Comment ne plus les subir, voire les accélérer positivement ?

C'est le sens affirmé par les Nations unies quand sont votés les 17 Objectifs de développement durable (New York, septembre 2015) : « ne laisser personne au bord du chemin ». Doit-on encore sacrifier des générations, des quartiers, des peuples pour permettre aux autres de se développer et de viser à une bonne qualité de vie ? C'est une question communautaire humaine, de méthode et de valeurs. Tous les pays du monde sont confrontés à ces difficultés, même les plus riches. « Si nous voulons avancer, il faut cesser de réduire les pauvres à des caricatures et prendre le temps de comprendre réellement leur vie, dans toute sa richesse et sa complexité. » (Banerjee & Duflo, 2012)

Les transitions actuelles posent la question même des valeurs. Mais quelles sont celles des transitions ? Y aurait-il des valeurs plus porteuses que d'autres ? (Dartiguepeyrou, 2018a). Les problématiques sociétales que nous avons à affronter aujourd'hui sont très lourdes. Mais, en parallèle, les initiatives citoyennes pour répondre à ces défis se développent rapidement : le film *Demain*¹ en est une expression. Il y a de plus en plus souvent une véritable effervescence dans les territoires, dans les entreprises et plus largement dans la société, dans une approche généreuse, voire altruiste. Nous sommes au cœur d'un vaste patchwork qui cherche sa cohérence...

1. Film réalisé par Mélanie Laurent et Cyril Dion, sorti en 2015.

Un changement d'échelle par la généralisation des initiatives est une part de la solution. Il faut pour cela multiplier ce qui peut l'être, inciter à inventer, mobiliser les talents, renforcer les capacités, financer... mais aussi nous adapter. Nous devons nous transformer dans l'urgence, sans y être préparés sur les plans intellectuel, culturel et spirituel par un siècle des Lumières. Bien sûr, cette période plus que d'autre se centre sur elle-même, ici et maintenant. Un tel contexte de transition nous oblige à tout revoir : modes de vie, gouvernance des territoires et de l'économie, apprentissages, relation à l'autre... et plus globalement ce qui fait l'Humain : spiritualité, amour, valeurs...

« L'énergie de l'action pour demain est à trouver dans l'imaginaire¹ », et plus précisément dans le développement d'imaginaires partagés, dans une capacité nouvelle à se réinventer. Le nouveau monde est inclusif et mélange les activités synchrones et asynchrones, il modifie profondément la relation aux autres et à l'espace.

Oscar Wilde a dit : « Si vous savez ce que vous voulez être, alors vous le devenez inévitablement – c'est votre punition, mais si vous ne savez jamais, alors vous pouvez être n'importe quoi. »

Il est encore temps de choisir ! C'est la conviction profonde de la Fondation des transitions et de tous ceux qui ont coécrit le livre *Un autre monde est possible*. Merci à tous d'avoir pris le temps de la vision optimiste de ce nouvel humanisme que nous partageons... et qui reste à construire.

1. *Think-do tank* de la Fondation des transitions, <www.les-transitions.org>.

**La transition,
une alternative à l'effondrement et à une société désincarnée ?**
Carine Dartiguepeyrou

La littérature regorge d'ouvrages sur la métamorphose, l'histoire de l'humanité, la nature de la transformation que notre société connaît. Que peut-on bien espérer trouver avec une recherche sur les transitions ?

Il y a les travaux qui cherchent à décrypter la nature de la transformation qui est à l'œuvre comme la Voie (Edgar Morin, 2011) ou la métamorphose (Edgar Morin, 1967 ; Francis Jutand, 2013 ; Alain de Vulpian, 2016), la transition fulgurante (Pierre Giorgini, 2014), le virage global (Ervin László, 2002). D'autres ouvrages cherchent à provoquer des réactions en offrant une vision pessimiste de l'avenir comme le catastrophisme éclairé (Jean-Pierre Dupuy, 2002), l'effondrement (Jared Diamond, 2006 ; Paul Jorion, 2017), la collapsologie (Pablo Servigne & Raphaël Stevens, 2016). La liste est longue et on voit bien que la vision noire de l'avenir draine avec elle une forme de succès, comme si les gens s'attendaient au pire, souhaitaient l'entendre et éprouver des émotions. Les transitions peuvent-elles être porteuses d'espoir, d'humanité, d'un renouveau qui aboutisse à passer un cap, ou bien sont-elles condamnées d'avance ?

Cet ouvrage est résolument positif, car il part de l'hypothèse qu'un monde meilleur est possible pour nos enfants, et ambitieux, car il s'attache à trouver des solutions et des éléments

de réponse au comment. Non pas à répondre uniquement à la question comment entrer en transition qui est la vocation des villes en transition, mais plutôt comment passer cette phase de transition pour aboutir à quelque chose de nouveau. Par *nouveau*, nous entendons un changement de paradigme, une forme de transcendance. Au cœur de ce travail, nous avons, nous membres du Lab., la conviction que quelque chose de mieux peut advenir si les transitions sont comprises dans leurs dimensions systémiques et si elles interagissent les unes avec les autres.

Nick Boström (cité par Lestel, 2013 : 161) distingue quatre scénarios du futur de l'humanité : l'extinction (Leslie, 1996), l'effondrement (Diamond, 2006), le plateau (très peu probable, car plus de changements pour l'espèce humaine dans les soixante dernières années que dans les cinq mille ans précédents), le posthumain (seule solution pour Nick Boström du fait du développement technologique inexorable). Si l'on évacue *l'extinction* et *le plateau* qui ne sont pas les options les plus probables, deux scénarios émergent : l'effondrement, au sens qu'en donne Jared Diamond, et le posthumain, au sens de Nick Boström. La question qui se pose est donc de savoir si la transition peut être une alternative à ces deux scénarios.

Un effondrement est « le processus à l'issue duquel les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, etc.) ne sont plus fournis (à un coût raisonnable) à une majorité de la population par des services encadrés par la loi ». Il s'agit d'un processus à grande échelle irréversible. (Servigne & Stevens, 2015 ; la définition est d'Yves Cochet)

La collapsologie vient du latin *collapsus* : « qui s'est effondré en un seul bloc ».

Selon les auteurs du *Manuel de collapsologie*, quatre choses semblent sûres : la croissance physique de nos sociétés va

s'arrêter, le système-Terre est altéré de manière irréversible, l'avenir, très instable et non linéaire, et nous sommes potentiellement soumis à des effondrements systémiques globaux (*ibid.*).

L'accélération sociale contribue à l'effondrement. Et la question qui se pose est de savoir s'il y a un plafond. Les limites infranchissables sont définies ainsi :

- l'énergie :

Sachant qu'environ deux tiers de la croissance des Trente Glorieuses sont dus à la combustion d'énergies fossiles – le reste étant le produit du travail et des investissements –, nous pouvons donc en déduire que le déclin inexorable du TRE^[1] des énergies fossiles entraînera un énorme manque à gagner qui rendra la promesse de croissance économique impossible à tenir. (*ibid.* : 56) ;

- le système financier, lien entre énergie et système financier ;
- les limites franchissables : réchauffement climatique, baisse de la biodiversité, acidification des océans, eau potable.

La « collapsologie » est plus proche de l'effondrement systémique. Elle prend en compte l'effondrement financier, l'effondrement économique, l'effondrement politique, l'effondrement social ainsi que l'effondrement culturel. Pablo Servigne et Raphaël Stevens décrivent quatre types de réactions possibles à l'effondrement :

Les réactions **çavapétistes** (« ça va péter ») sont fréquentes chez les personnes qui se sentent impuissantes face à la destruction de notre monde et qui, pour cela ou pour une autre raison, ont développé un certain ressentiment voire une colère envers la société. « Un effondrement, bien fait ! cette société est tellement pourrie » [...]

Les réactions **aquoibonistes** (« à quoi bon ! ») sont extrêmement fréquentes. « Car puisque c'est la fin de tout alors pourquoi

1. TRE : taux de retour énergétique : rapport entre l'énergie produite et l'énergie investie.

continuer à se tuer à la tâche ! Foutu pour foutu, profitons de ce qui nous reste. » Dans ce genre de réaction, on peut distinguer deux tendances qui jouent sur l'ambiguïté du mot « profiter ». Il y a le sympathique, mais égoïste, épicurien tendance Rabelais qui finirait bien le reste de sa vie au bistrot, en riant et en savourant les derniers plaisirs de la vie ; et il y a « l'enfoiré », celui pour qui profiter se conjugue au détriment des autres. On brûle un maximum d'essence, on consomme, on saccage une dernière fois avant de partir.

Les **survivalistes** ou **preppers** (« chacun sa merde ») sont de plus en plus nombreux dans le monde. Personne n'a échappé à un reportage ou un documentaire sur ces individus qui se barricadent, s'enferment, s'enterrent dans des bunkers et stockent des quantités impressionnantes d'armes et de produits de première nécessité. [...] « Tout seul, on va plus vite » pourrait être leur devise.

Les **transitionneurs** (« on est tous dans le même bateau ») sont quant à eux bien souvent non violents (probablement qu'ils se croient incapables de l'être) et ont un esprit collectiviste. Ils appellent à une « transition » à grande échelle, car pour eux la vie n'a plus de sens si le monde s'effondre. Alors plutôt qu'un repli sur soi, ils pratiquent l'ouverture et l'inclusion, convaincus que l'avenir se trouve plus dans les écovillages, et les réseaux d'entraide entre initiatives de transition. « Ensemble, on va plus loin » pourrait être leur devise. (*ibid.*)

Nous avons proposé aux membres du Lab. quatre sujets qui expriment le questionnement numérique de la transition en se mettant dans la peau d'un des quatre types de réaction :

- une société désocialisée, le numérique au service du soi et de l'ego (point de vue des survalistes) ;
- la société des excès et de la surconsommation accélérée par le numérique (point de vue des aquoibonistes) ;
- le numérique, annonciateur d'un effondrement écologique et social (point de vue des çavapétistes) ;
- la transition écologique bonifiée grâce au numérique vecteur de liens (point de vue des transitionneurs).

Pour les « survivalistes », le monde étant de plus en plus hasardeux, avec des aléas aussi variés que les risques technologiques, informatiques, climatiques, la catastrophe est inévitable. Cependant, la question qui se pose est celle de *l'après-catastrophe*. Il y a un enjeu certain que les inégalités soient en partie assumées, que dans un contexte d'extrême financiarisation de l'économie et de surpopulation, les survivalistes cherchent à créer un petit groupe. L'image qui vient naturellement à l'esprit est celle de l'arche de Noé. Les survivalistes ont un instinct de survie fort. Ils vont chercher un sauveur et créer une histoire pour se redonner des règles et justifier leurs actions. On est dans le règne de l'ego et des rapports de force. De nos jours, on trouve des personnes, en particulier chez les jeunes, qui sont dans cet état d'esprit.

Pour les « aquoibonistes », le réchauffement climatique est déjà à l'œuvre et ils anticipent que les impacts de tout genre vont s'accélérer : augmentation de la production et de la consommation accélérant l'obsolescence des produits et le surendettement ; augmentation du e-commerce (qu'importent les normes) tandis que le développement du numérique accentue le désir de ce que l'on n'a pas et souhaiterait posséder. On vit dans un monde désincarné. La société est déshumanisée, c'est l'avènement de la société de spectacle. L'industrie du sexe est n° 2 au Japon. L'abstention est la devise en action des aquoibonistes. Ils refusent d'adhérer à cette société qui est concentrée dans les mains d'une élite, une élite qui manipule via les données des consommateurs, dérégule et ubérise. Les « aquoibonistes » annoncent en quelque sorte les « çavapétistes ».

Pour les « çavapétistes », le numérique est contrôlé par les militaires et les fascistes. On est dans un monde trop consommateur d'énergie, qui abuse des ressources rares. Les gens ont de moins en moins d'argent, les intérêts économiques sont dominants et concentrés, les algorithmes contrôlent nos vies. Les frontières explosent du fait des migrations. L'internet n'est plus

utilisé qu'à des fins de jeux, de pornographie, de trafics en tous genres. Il y a ceux qui peuvent *s'embarquer* de technologies *versus* ceux qui n'ont pas les moyens. Les enfants participent à la guerre. C'est alors que les robots peuvent prendre le pouvoir et nous contrôler. Même les champions du monde d'échec et de go ont perdu contre un robot. Les sentiments dominants sont la peur, le sentiment d'impuissance, mais aussi la colère. Certains fuient le réel, se droguent, d'autres cherchent à agir dans la violence. Un petit groupe de « çavapétistes » va rejoindre les « survivalistes », ces communautés *digital free*. Mais globalement il est très difficile de faire que les « çavapétistes » puissent rejoindre le chemin de la transition.

On voit bien que les « çavapétistes » expriment de l'impuissance, que les « aquoibonistes » expriment du « profitons-en » et que les « survivalistes » sont plus sur le mode « organisons-nous », mais tous portent une vision pessimiste de l'avenir. Peut-on donc être pessimistes tout en agissant pour que le monde devienne meilleur ? C'est là une des questions qui a alimenté notre groupe de travail.

L'élément clé de la transition se trouve dans la réponse aux questions : comment peut-on évoluer dans le temps ? qu'est-ce qui fait que l'on puisse changer de réaction et passer à l'action ? D'une certaine manière, les « transitionneurs » apparaissent comme suscitant les réactions les moins sombres. Nous avons défini les transitionneurs (ou *transitioners* en anglais) comme des personnes qui se caractérisent par une certaine forme d'éthique, par leurs capacités à faire des ponts, à penser de manière systémique en reliant les enjeux. Ils ont une vision plus large et un niveau de conscience plus élevé. Les transitionneurs se définissent par une dimension plus humaniste, par un sens éthique de la responsabilité. Ils accompagnent les autres, agissent en réseau. Ils sont ouverts et plus positifs quant à l'avenir.

Les transitionneurs sont donc les acteurs les plus intéressants à étudier, de notre point de vue, ceux qui incarnent le mieux notre vision des transitions. Car si certains travaux nous invitent à nous projeter vers le pire, faut-il vraiment sombrer pour agir ? Comment crée-t-on de la transition ? Et qu'est-ce qui caractérisent les *leaders* de la transition ? Peut-on s'inspirer de maires exemplaires comme François Caron à Loos-en-Gohelle, Damien Carême à Grande-Synthe ou Joe Spiegel à Kingsheim ? Au-delà des *leaders* de la transition, comment favoriser le pouvoir d'agir de tous ? Cela passe-t-il automatiquement par quelques-uns au détriment de tous ? Quels sont les leviers et quelles sont les capacités requises pour favoriser le pouvoir d'agir et de transformation ? Enfin, que reste-t-il de l'intérêt général ? Une évolution du droit est-elle possible ?

La transition peut-elle devenir une alternative à l'effondrement ? Cette question est un début de réponse, car en prospective, parvenir à préciser un questionnement est déjà un pas stratégique. Cet ouvrage cherche à y répondre.

La seconde nature de questionnement est liée à la transformation numérique, à l'impact de la technologie sur l'homme, au scénario transhumain ou posthumain.

Jean-Baptiste Soufron¹ nous interpelle lorsqu'il pose la question de savoir si la technologie constitue une barrière à la prise de décision, voire à l'expression démocratique. Comment expliquer l'excès actuel de « dérégulation » ?

Selon Brigitte Munier, trois axes de problématique de la technologie s'appliquent au corps : *l'extension*, qui renvoie au cyberspace, aux avatars et aux mondes virtuels ; *l'hybridation*, référée au cyborg, puis *la transformation*, qu'exploitent les mouvements transhumains et posthumains (Munier, 2013 : « Introduction »).

1. Ancien secrétaire général du Conseil national du numérique.

La représentation du technocorps se définit par deux couples de termes opposés. Le premier couple oppose le transhumanisme (ou posthumanisme) à l'humanisme : il est construit sur une opposition entre la domination et la soumission de la technique, et donc sur l'existence, ou pas, d'une frontière dans la relation homme/technique ; la seconde vision du monde, ordonnée par le couple progressisme/écologisme, est construite sur une opposition entre l'adaptation ou pas de l'humain (et de la nature) à la technique, et donc sur l'existence, ou pas, d'un conflit dans la relation homme/technique (Musso, 2013 : 142).

Dans ce contexte, la transition peut-elle constituer une alternative à ces scénarios transhumain et posthumain ? Quelle place pour l'homme dans une société où les inégalités se creusent sans cesse ? Comment créer une transition socialement juste, qui soit une alternative à ce projet technocorps ? Comment faire pour que les moins bien nantis ne deviennent pas les proies des expérimentations et de la domination des machines ? Finalement, dans cette transformation portée par les technologies, quel est l'avenir de l'homme ?

Dominique Lestel, interprétant les travaux d'Alvin Toffler, relève que la caractéristique fondamentale de l'homme à venir résiderait dans sa capacité à avoir continuellement à décider et à anticiper sa trajectoire. L'anticipation serait-elle le propre de l'homme ? Et la transition pourrait-elle devenir une alternative au transhumanisme, évolution tracée par quelques-uns aux moyens financiers colossaux ?

Le questionnement s'est ensuite porté sur les **mégatendances susceptibles d'impacter les territoires à l'horizon de 2030**. L'objectif de ce travail était d'identifier les mégatendances les plus impactantes en matière de transition et de relier chacune d'entre elles à des leviers de transition. Parmi les **mégatendances** qui ressortent, on peut citer :

- le réchauffement climatique et ses manifestations ; la baisse de la biodiversité, la qualité de l'eau, de l'air et des sols ; les différentes pollutions qui risquent d'engendrer des problèmes majeurs dans le domaine de la santé environnementale ;
- le vieillissement, une jeunesse qui n'a pas la parole ;
- la tendance des migrations intra et inter qui devient structurelle ;
- une montée des inégalités de tous types : générationnelles, territoriales, sociales, économiques, financières, etc. ;
- un déficit de la démocratie avec une montée croissante de participer aux décisions par les citoyens ; les phénomènes séparatistes comme le Brexit, mais aussi la montée de la peur et de la violence.

D'autres facteurs ont été évoqués, comme la raréfaction des finances, des ressources, une dette abyssale et la nécessité de prendre en compte une économie du partage, l'économie de l'informel qui contribue à la résilience dans certains pays en développement et constitue le seul mode de survie pour un nombre croissant dans le monde. Au même titre que le micro-crédit est né au Bangladesh et a inspiré les services pour les personnes du « bas de la pyramide » en Europe, pourquoi ne pas imaginer la même chose dans le domaine de l'économie informelle ?

Le développement de l'intelligence artificielle, le remplacement de l'homme par les machines, en cours et à venir, nécessitent de trouver d'autres formes d'utilité pour l'homme.

Le phénomène de métropolisation en lui-même ne fait pas convergence. Il y a des personnes, comme l'urbaniste Marie Baduel, pour qui le phénomène de métropolisation est incontournable et constitue un « fait urbain ». D'ici 2050, les estimations font état que 75 % de la population planétaire vivra dans des grandes villes, tandis que les villes pourraient représenter 80 % des émissions de CO₂ (elles en représentent déjà 70 %).